



MILF

Hugo DRILLSKI

Hugo Drillski

MILF

La mère de mon pote

Roman

COLLECTION VERTIGES

TENDANCE ROSE

TABOU ÉDITIONS

FRANCE

À Douglas...

© 2017 Tabou Éditions,
tous droits réservés

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. » (Art. L.122-4 du Code de la Propriété intellectuelle)

Aux termes de l'article L.122-5, seules « les copies strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, sont autorisées.

La diffusion sur internet, gratuite ou payante, sans le consentement de l'auteur est de ce fait interdite.

Tabou Éditions et Vertiges sont des marques éditoriales des Éditions de l'Éveil.

Dépôt légal: 2^e trimestre 2017

ISSN 1968-8032 (collection Vertiges)

ISBN édition papier: 978-2-36326-052-9

ISBN édition numérique PDF: 978-2-36326-665-1

ISBN édition numérique Epub: 978-2-36326-666-8

Chapitre 1

Mon service touchait à sa fin et Michel me les brisait sévère. N'ayant pas terminé ma période d'essai, je me voyais mal l'envoyer chier. Ce job, j'y tenais. À l'époque où l'on vit, il vaut mieux s'y accrocher, à son job! Et avec le sourire, en plus!

Le sourire, justement. C'est ce que Michel me reprochait. En fait, lors de mon premier entretien mensuel, il m'avait fait une remarque comme quoi, euh, oui, voilà, on voit que t'es un type sérieux, tout ça, mais bon, on sait pas trop, on te sent pas trop, blabla blabla blabla... Persuadé qu'il fallait donner le meilleur de soi en étant sérieux, je m'y évertuais, mais visiblement, j'étais dans l'erreur. Il voulait quoi? Que je fasse le fou? Que je lâche des blagues bien grasses au client, à la manière de ce gros beauf de Nicolas? Non, je ne m'en sentais clairement pas capable. D'ailleurs, c'est ce que je lui ai dit, à Michel, lors de l'entretien. Je lui ai dit que ouais, Michel, tu sais moi je me donne à fond, après si c'est un problème de personnalité je ne pourrai pas me

transformer en quelqu'un d'autre, enfin, tu vois ce que je veux dire...

Tout ça pour vous dire qu'au taf, c'était pas franchement la joie. Par contre, je commençais à prendre un peu plus confiance en moi et je devenais aussi plus efficace. De toute façon, dans des tâches répétitives comme celles qu'on est amené à exécuter lorsqu'on est équipier polyvalent, on prend vite le pli.

Sauf que ce soir, j'étais putain de fatigué. En plus, c'était vendredi soir et la nostalgie de tous ces vendredis soirs passés la tête dans les vapes, haut dans le ciel, en boîte, avec des potes, à rigoler, ça me filait un sacré bourdon. Heureusement qu'il y avait Maéva.

Maéva était une métisse passable, on va dire une 7/10, encore étudiante, avec des cheveux comme du coton noir, qui semblaient très moelleux. Tellement moelleux que quand j'avais un coup de barre, je m'imaginai son chignon comme un doux oreiller.

Sa voix me berçait. Cette meuf, elle était d'un calme bouddhiste. Jamais elle s'énervait, toujours elle souriait... l'angoisse, l'anxiété... pas son genre. Un peu plus grande que moi, dommage, je me disais, je ne pourrais même pas me la taper. Même si elle voulait, je devrais refuser, par principe, par fierté.

Ouais, je ne vous cache pas que j'étais un peu stupide, à l'époque. Très ancré dans mes réflexes de protection virile, je me la jouais mec solide devant elle et les autres, mais en vrai, le soir en sortant du taf, j'étais à deux doigts de chialer.

Et ce soir-là, d'ailleurs, je pense que ça n'allait pas loper. Mes yeux me piquaient déjà et c'était pas la faute

aux oignons. Il n'y avait pas d'oignons, ici. Je levai les yeux vers l'horloge.

22h30

Encore trente foutues minutes. Je priai pour qu'Amandine, ma relève, ne se pointe pas en retard. Si c'était le cas, comme tous les vendredis depuis mi-août, je me préparais à la recevoir avec l'art et la manière. Je frottai l'évier sans conviction. L'éponge était dégueulasse. Le côté grattoir ne marchait plus et comme je n'en trouvais pas d'autre dans l'armoire sous l'évier, je n'osais pas avertir Michel, de peur qu'il me dise qu'il y en avait en rechange dans la réserve... je n'arrivais jamais à ouvrir cette porte de la réserve, avec ce satané code, là.

Je marchais sur des braises en permanence. Dans le plus grand calme, avec soin, je m'attelai à la fermeture cuisine, usant mon bras pour récurer toute cette sale graisse puante. Moi-même je puais. J'en avais partout. Du gras, de la sauce, de la saleté... et puis j'avais une sale cloque sur l'index à cause de ce panini de tout à l'heure.

Michel débarqua à point nommé, au moment où je pensais justement à poser ma démission.

— Euh, Quentin, tu passes en caisse 2, on a un peu de monde.

Même pas un s'il te plaît, rien. Michel était un mec antipathique, très froid, très pâle, très maigre et gros fumeur... Je jetai les gants dans la poubelle et me rappelai avec satisfaction de cet article qui parlait de la

maigreur comme l'un des premiers symptômes visibles du cancer du poumon.

— Pas de problème, Mich'Mich' ! dis-je avec entrain.

— Hé ! me rattrapa-t-il. Moi, c'est Michel, o.k. ?

Je blêmis et me sentis soudainement très léger, comme si mes testicules avaient glissé dans mes chaussettes. C'était mon âme, qui se faisait la belle, ébranlée par cet assassinat verbal.

Tout le monde l'appelait Mich'Mich' ! Tout le monde, même ce type bizarre qui venait passer le balai le dimanche matin ! Tout le monde, même Sylvain, qui, pourtant, le détestait ouvertement ! Et c'était réciproque !

Maéva, à la caisse 1, vit que j'étais livide. Je lui glissai un sourire victorieux et arrogant en me dirigeant l'air de rien vers la caisse 2, claudiquant sous la douleur de ces coups invisibles qui font souvent le plus mal.

M'attendait un groupe de douze personnes. Visiblement éméché, le meneur me cracha son haleine avinée en pleine face. Il était déguisé en Superman, l'empaffé. En fait, ils étaient tous torchés. Ils riaient fort, ils se dispersaient et s'éloignaient de la caisse, comme portés par un courant invisible. Je compris, en vérifiant leur fiche de mission, qu'ils venaient fêter un enterrement de vie de garçon. Ces clients-là, c'étaient les pires. Les encaissant, j'imaginai parfaitement ce Superman et sa bande de copains parader en plein centre-ville dans leurs déguisements minables, chantant des merdes paillardes et invectivant des badauds qui les esquivait en pressant le pas.

Bientôt, je n'eus plus le loisir de divaguer. Ils étaient trop nombreux, ils payaient tous séparément et l'équipe des mecs s'était mis en tête de tous payer une partie de la place de Superman. Je suis à grosses gouttes. Les touches tactiles tournoyaient sur l'écran et mes doigts étaient si moites que le courant ne passait plus entre nous deux. Je pris un stylo et poursuivis l'encaissement. La musique tournait à fond, il y avait plein de monde, la chaleur me faisait suffoquer...

22h42

Je grinçais des dents. C'était une punition divine. Récemment, j'avais appris à prendre sur moi et désormais, je mettais sur le compte de Dieu toutes les crasses qui me frappaient. Cet encaissement et cette soudaine affluence, à quelques minutes de ma fin de service... non, ça ne pouvait pas être un simple hasard; il s'agissait bel et bien d'une stratégie divine visant mon châtiment et ma déchéance.

Je m'embrouillais dans les chiffres, j'avais dû rendre leur fric à tous ceux qui avaient déjà payé, sortir la calculette et tout reprendre à zéro. Le bruit augmentait à mesure que les clients s'empilaient à l'accueil.

— Ça va Quentin, tu t'en sors ?

Maéva se tenait à côté de moi. Son odeur de noix de coco m'enivra et ses seins, extraordinairement ronds, débordant impudiquement de son maillot à l'effigie de la start-up, me firent penser que finalement, le monde n'était pas si infect.

— Euh, je suis un peu perdu, là, tu peux voir avec eux ?

— Ouais, vas-y, tu peux prendre ma caisse, ils sont que deux. me proposa-t-elle. Et ensuite, tu iras essayer des verres, si tu veux.

Essayer des verres, c'est l'activité favorite de celui qui en a ras-la-casquette d'affronter des beaufs bourrés. J'acquiesçai et la remerciai avec les yeux. Elle me sourit. Ses lèvres pulpeuses s'écartèrent et je me demandai, en gagnant la caisse 1, si c'était pareil pour celles d'en bas.

Une fois de plus, elle m'avait sauvé la mise. Elle devait me prendre pour une de ces larves ! Mais je m'en fichais, à présent, parce que ce travail abrutissant me pompait chaque jour le peu de fierté qu'il me restait à cette heure et surtout parce que, comme je l'ai mentionné plus haut, Maéva, du fait de son mètre quatre-vingts, ne m'atteignait pas au plus profond de ma masculinité.

Amandine arriva peu après. Je pointai à 10 heures pile et m'en retournai au vestiaire. J'y croisais Barbara, une autre supérieure, une blonde pistonnée, conne comme un manche, fille à papa... je ne pouvais pas la saquer.

— Salut Barbie, comment vas-tu ? dis-je en lui claquant la bise.

— Comment tu m'as appelée ? s'étonna-t-elle en reculant.

— Ben... Barbie... je sais pas, je trouvais ça original.

— Original ? répéta-t-elle en contorsionnant sa nuque dans un mouvement hyperdédaigneux. Misogyne, peut-être, mais original, je suis pas sûre, Quentin.

— Oh, bah, pardon... fis-je.

— Ouais, et puis rase-toi, tu piques.

— Pas de souci.

J'étais tout rouge. Misérable. La gonzesse, elle avait deux ans de moins que moi et elle osait me manquer de respect comme ça, sous prétexte que son papa était copain avec machin!

Je gagnai ma bagnole animé par une telle fureur que j'en venais à comprendre DAESH et les exactions atroces qu'ils commettaient chaque jour. Parce que ces gens, ces petits responsables de mes couilles, ne croyaient en rien. Je ressentais en eux un vide profond et serein alors que moi je me sentais plein. Plein d'amour, plein de haine, plein de tout! Parce que je croyais en quelque chose. Certainement pas en un Dieu quelconque, mais je croyais au Destin, je croyais à d'autres possibilités, à une alternative pour le Monde. J'avais en moi ce désir de vivre profondément, au point d'en crever... au lieu de ça je passais mon temps à plier des combinaisons, à faire la vaisselle et à accueillir des beaufs bourrés qui se donnaient un malin plaisir à compliquer ces putains d'encaissements déjà hypertechniques à la base.

Tous ces pantins avaient l'air de se complaire dans leur rôle, de s'épanouir... j'ignorais tout de leurs ambitions dans la vie... peut-être n'en avaient-ils tout simplement aucune! Oh, bien sûr, c'était ma colère qui induisait ces sombres pensées dans mon esprit. J'étais juste jaloux, en vrai. Ils avaient trouvé un sens à leur vie, pas moi. C'était la triste vérité...

Et ce soir-là, je n'avais qu'une seule envie: l'oublier.

MILF

Hugo DRILLSKI

Quentin, la vingtaine, raconte la romance qu'il développe avec la mère de Douglas, l'un de ses amis. Est-ce lui qui délire, ou cette mère de famille lui fait-elle vraiment du "rentre dedans" ?

Inspiré de sa propre expérience, Hugo Drillski met l'accent sur un fait d'actualité, celui d'une relation entre deux personnes de génération dont les codes sont différents, voire opposés.

Hugo DRILLSKI a 26 ans. Très tôt séduit par l'écriture, il fonde et dirige avec un ami la revue Cohues, spécialisée dans la littérature alternative et transgressive, écrit pour la revue Le Cafard Hérétique, ou publie des nouvelles ayant pour thème les clichés érotiques nippons. Après Fourreurs Nés, il signe ici son deuxième roman.

Photo de couverture de Photographee.eu : She is enslaved by her man

www.tabou-editions.com

Tabou
éditeur sans interdit

ISBN édition papier :
978-2-36326-052-9
ISBN numérique PDF :
978-2-36326-665-1
ISBN numérique Epub :
978-2-36326-666-8